

C'est en 1612 que les dominicains sollicitent l'autorisation de fonder une communauté à Braine-le-Comte dans le but d'y développer l'**enseignement secondaire** au bénéfice de la jeunesse. L'initiative n'est pas isolée. Fers de lance de la Contre-Réforme, les fondations dominicaines essaient dans le pays. On en compte près d'une vingtaine en l'espace d'un demi-siècle. Leur objectif ? Lutter contre l'hérésie par la formation de la jeunesse sans renoncer, pour autant, à leurs activités pastorales traditionnelles. En cela, ils sont fidèles aux méthodes du fondateur de l'ordre mendiant des frères prêcheurs, saint Dominique (1170-1221), qui voyait dans la parole et la prédication, reposant sur une solide formation, les meilleures armes pour lutter contre les arguments de l'hérésie cathare.

Soucieux de faciliter l'installation des nouveaux venus, le magistrat de la ville met à leur disposition une habitation à proximité de la porte des Lombards, un entrepôt voisin à convertir en église, une grange, une cour et un jardin. Pour rémunérer les maîtres d'école, il leur alloue même une rente annuelle de 150 florins, du gros bois et des fagots. Les premiers moines qui débarquent à Braine le 24 novembre 1612 viennent du couvent Saint-Paul de Valenciennes pour trois d'entre eux et de celui d'Arras pour le quatrième. Les recrues et les dons des notables affluant, la jeune communauté monastique se lance dans un ambitieux programme de construction, alors même que le petit vicariat est passé, en quelques années à peine, au statut de couvent (1622).



Aile de la rue de Mons

Appuyée sur les remparts, la **première aile du couvent** (1621-1624) abrite salle du chapitre et réfectoire au rez-de-chaussée, dortoir des moines à l'étage. Entamée presque simultanément, une **chapelle** (1627) sort de terre à l'angle de la Grand-Rue. Le frère Paul Collez semble en avoir été l'inspirateur. Faite pour impressionner, la façade principale, à mi-chemin entre renaissance et baroque, trahit les préoccupations de la Contre-Réforme. L'église est un *palais où Dieu habite*, auquel on fait l'offrande de la beauté du monde. Elle doit persuader, susciter la dévotion et la piété. Parfaitement symétrique, la décoration de la façade utilise le petit granit d'Ecaussinnes sur un fond de brique rouge : bossages, colonnes cannelées à entablement, pilastres, obélisques, corniches et volutes du pignon, les motifs s'allègent en prenant de la hauteur. Découpés en deux ordres de pilastres séparés par un fort entablement, les murs intérieurs sont percés de fenêtres simples en plein cintre habillées de colonnes et de tympans brisés.

Dix ans plus tard, le couvent s'étend, autour du cloître, dans le quadrilatère qui le sépare de la porte de ville tan-



Portail de la chapelle

dis que des jardins sont aménagés extra muros. Le long de la ruelle des Dominicains, la cour des élèves succède au cloître. Des dépendances, des ateliers et la réserve de bois la bordent. Le tout est construit dans un style plus sobre et plus fonctionnel, avec ses baies à croisée, recouvertes d'un linteau droit mais coiffées d'un arc de décharge surbaissé et bordées de chaînes en pierre.

A l'image du sort réservé à tous les monastères, l'annexion des Pays-Bas à la France révolutionnaire apporte un coup fatal à la mission d'éducation des dominicains brainois. Quelques semaines à peine après la promulgation de la loi du 1^{er} septembre 1796, ils sont expulsés et dispersés. Alors qu'il sert de remise à fourrage, de caserne de gendarmerie et de salle de spectacle, le couvent est acheté en vente publique par un négociant brainois, Pierre-Joseph Duray. Il semble avoir agi comme homme de paille des dominicains qui espéraient, la tempête passée, reprendre possession de leurs biens. La réouverture de la chapelle, suite au concordat de 1801, apporte une lueur d'espoir. En vain.

Sans perspective, le propriétaire cède le bien à l'administration des hospices civils qui le confie immédiatement aux **sœurs récollectines** (1812) pour le soin des malades. Elles s'en chargeront de manière exemplaire pendant tout le 19^{ème} siècle, malgré l'inconfort causé à la fois par l'occupation de bâtiments vétustes et les menaces de mutations urbaines qui se précisent. Dès 1841, l'aménagement de la rue de la Station ampute le domaine de moitié. Quelques années plus tard, l'hospice financé par Henri Rey leur en enlève encore un quart. Préférant mettre un terme à une occupation précaire, elles se décident à construire un nouveau couvent le long de la rue de Mons mais continuent à gérer l'hospice. La ville de Braine profite de l'opportunité pour racheter l'ensemble à l'administration des hospices et vendre, pour le même prix, le long bâtiment de la rue de Mons à l'administration des Postes. Le tout fait alors l'objet d'une restauration soignée par le célèbre architecte Jules Brunfaut (1852-1942). Désertés depuis peu par le bureau de poste, les vénérables locaux sont aujourd'hui vides et mis en vente. Quant à l'ancienne chapelle, tour à tour espace culturel, salle des fêtes, cinéma et lieu d'exposition, ses fenêtres ont été obturées et l'intérieur est à l'état d'abandon.



Façade baroque de la chapelle